

---

# Nétanyahou divise le monde juif tout entier

---

Entretien avec

Alain Finkielkraut

**Philosophe et écrivain français, Alain Finkielkraut évoque son profond attachement à Israël mais explique son accablement devant la crise interne qui déchire l'État hébreu. Israël devra selon lui en passer par un violent affrontement interne pour pouvoir faire la paix avec les Palestiniens. Mais l'issue de cet affrontement est incertaine.**

*Jean-Christophe Ploquin: — L'État d'Israël a 50 ans. Quelles réflexions vous inspire cet événement?*

Alain Finkielkraut: — Je suis depuis toujours attaché à Israël. Mon père m'a transmis deux choses: le football et Israël. Cet État fait partie presque de ma structure existentielle. Il n'en reste pas moins que je ressens cette célébration avec le cœur lourd. Il fut une époque où j'étais en toute innocence heureux d'aller en Israël et fier de ce pays où l'on faisait pousser des tomates dans le désert et des pelouses dans les kibboutz. Il y eut cet autre temps où j'ai eu le sentiment qu'Israël était injustement attaqué et critiqué: le retournement de la gauche française en 1967 a fait de moi auprès de mes amis un avocat impénitent. J'ai traversé la période gauchiste en m'efforçant de ne pas succomber sur ce terrain au chantage qu'exerçait sur moi ma génération. Dans les années 80, je suis retourné en Israël et j'ai éprouvé, au travers même de l'inquiétude que j'avais pour l'évolution de cet État, une espèce de bonheur politique. Malgré la tension du moment, je retrouvais cette intensité politique qui fût longtemps une caractéristique du pays: l'État juif m'est toujours apparu comme une cité grecque et c'est à cela que j'étais attaché, bien plus qu'au caveau des Patriarches ou au mur des

---

Eté 1998

Lamentations. Mais maintenant, ces sentiments multiples et contradictoires entre eux s'éloignent un peu de moi. Je me sens assez malheureux, ou accablé, par l'actuelle évolution d'Israël.

— *Pourquoi?*

Israël fête son cinquantième anniversaire à un moment où il est atrocement divisé. Les anniversaires sont des instants d'émotion collective, voire d'unanimité. On suspend les différents pour fêter ensemble quelque chose. Or Israël n'a pas pu mettre entre parenthèses ses querelles. Une brochure que le gouvernement avait préparée a dû être précipitamment retirée de la vente parce que Itzhak Rabin n'y était même pas mentionné. La crise que traverse le pays est tellement aiguë qu'elle ne peut même plus être occultée par une célébration de cette importance. Et de cette crise, je suis partie prenante. Je ne peux plus dire «j'aime Israël» car il y a trop de choses que je n'aime pas. Israël vit aujourd'hui dans une atmosphère de quasi-guerre civile: entre laïcs et religieux; à l'intérieur du monde religieux; entre partisans de la négociation et ceux du grand Israël. On en est à ne plus pouvoir se parler. C'est une situation particulièrement douloureuse.

— *Comment s'est produite cette déchirure?*

L'histoire d'Israël peut s'analyser comme une succession de renversements. Ses fondateurs ont bâti un État pour que les juifs du monde entier y soient en sécurité mais, très vite, on s'est rendu compte qu'Israël était l'espace de la planète où les juifs étaient le plus exposés et c'est la diaspora qui éprouva de la sollicitude, de l'inquiétude pour eux. Un deuxième paradoxe est qu'Israël a été créé pour que le sang juif ne puisse pas couler impunément, or c'est un juif qui a tué Rabin. Enfin, Israël visait à normaliser la vie juive, à permettre aux juifs d'exister à égalité avec les autres: en se dotant d'un État et en accédant ainsi à l'existence politique, les sionistes voulaient en finir avec la vision traditionnelle d'un antagonisme irréductible entre les juifs et les non-juifs, les «goys». Être juif parmi les nations, c'était être «goy» parmi les «goys», nation parmi les nations. Mais depuis Menahem Begin, Israël a rompu avec ce bel idéal et certains Israéliens retournent à la dichotomie ancienne. Ils présentent l'adversaire actuel comme un avatar de l'éternel ennemi. Pour penser le conflit avec les Palestiniens, on se réfère soit à la Bible et à Amalek, soit à l'antisémitisme et à Hitler.

— *Que faudrait-il pour qu'Israël atteigne la normalité souhaitée par ses fondateurs?*

Je ne vois pas comment le pays peut faire l'économie d'un véritable affrontement interne. Et je ne sais pas ce qui peut surgir de cet affrontement, dans le climat actuel de guerre des esprits. Il faudrait aboutir à une réconciliation entre les forces opposées d'Israël et à une

paix avec les Palestiniens. Voilà ce qui lui permettrait de retrouver cette santé perdue. Mais je ne vois pas comment. Le meurtre d'Itzhak Rabin a été un événement d'une portée incalculable. Quand il est mort, on a dit: Rabin a été tué mais le processus de paix continue. C'était une version contemporaine de «le roi est mort, vive le roi!». Mais l'histoire n'est pas toujours interchangeable. Sans Rabin, la paix n'était plus possible. Shimon Peres est orphelin. Leur successeur à la tête du parti travailliste n'est pas vraiment à la hauteur. Et quand bien même il y aurait en Israël des hommes pour vouloir instaurer avec les Palestiniens une paix possible, les forces d'opposition à ce projet, consolidées par la politique de Benyamin Nétanyahou, ne se laisseraient pas faire. Ce qui me fait très peur, c'est que la règle démocratique ne fonctionne plus. Si même les adversaires d'un État palestinien sont un jour minoritaires, ils ne se résigneront pas à la loi de la majorité.

— *La diaspora peut-elle jouer un rôle d'intermédiaire?*

Non, car c'est tout le monde juif qui est intensément divisé. Partout, les juifs ont de plus en plus de mal à se parler entre eux et les partisans et adversaires de Nétanyahou se combattent. Par-delà les choix politiques, s'affrontent en effet des conceptions de la démocratie et de l'État juif absolument incompatibles. Cette ère de division ne laissera intact ni Israël, ni la diaspora.

— *Vous-même, à une époque où Israël était à vos yeux porteuse de valeurs très positives, vous avez fait le choix de rester en France. Pourquoi?*

Je n'ai pas fait un choix. Je suis né en France, j'y ai fait mes études, ma langue est le français. Je n'ai jamais envisagé d'émigrer en Israël parce qu'à partir du moment où je choisissais d'habiter la langue française, et même de l'habiter professionnellement, je ne concevais pas de destin hors de France ou en tout cas de la francophonie. J'aimais Israël, je défendais Israël, j'allais voir la famille en Israël, et cela suffisait à mon bonheur. À aucun moment, il n'y a eu d'alternative pour moi entre Israël et la France.

— *Pour vous, quelle est la spécificité du peuple juif? La création d'Israël a-t-elle une portée qui dépasse son cas singulier?*

Vous posez une question très difficile. Je ne suis pas nourri de traditions juives, donc je n'ai pas de réponses toutes faites. En tout cas, je ne reprendrai pas à mon compte la notion de peuple élu. Je sais qu'Emmanuel Lévinas interprète l'élection comme un surcroît de responsabilité et d'obligation. Peut-être. Qu'en resterait-il aujourd'hui? On peut par ailleurs être tenté par une sorte de patriotisme culturel, faire la liste de tous les juifs qui ont joué un rôle dans la formation de l'Occident puis de la modernité. Mais je ne pense pas que les temps

---

Été 1998

soient à l'autosatisfaction. Quant à la création d'Israël, étant liée malgré tout à la persécution et à l'extermination des juifs, et les juifs ayant joué dans la civilisation occidentale un rôle central, on ne peut pas en faire un événement périphérique. Mais je n'ai jamais demandé au sionisme plus qu'il ne pouvait donner. Certains ont pensé que c'était une occasion extraordinaire de mettre en pratique une exigence de justice dont ils étaient habitués. D'autres ont pu rêver d'une sorte d'État messianique dont les kibboutz seraient une forme d'incarnation. Moi-même, étant moins nourri de pensées juives, mon affection pour Israël a été intensifiée par la précarité de cette petite nation, par l'incompréhension dont elle était victime et par l'intensité de la vie publique. Ce fut longtemps une démocratie exemplaire, à l'ancienne, en ceci que tout le monde s'y préoccupait des affaires communes. Dans le monde moderne, la liberté, comme l'a montré Nétanyahou Constant, c'est celle de faire ce que l'on veut et non pas d'être un acteur de la vie publique. Mais il y a quelques îlots de démocratie ancienne, Israël en était un, à cause de sa taille, de la menace qui pesait sur elle et de l'importance existentielle des choix qui devaient être faits. Dans cette situation-là, il était difficile pour moi de nourrir à son égard des sentiments tièdes. Je constate aujourd'hui que cette configuration est entrée en crise et je ne sais plus quelle forme donner à mon attachement.

*— Israël s'est-il remis des deux traumatismes qui ont précédé sa naissance: la Shoah et l'expulsion d'une partie des Palestiniens?*

Ce dont Israël a du mal à se remettre, c'est de la profondeur vindicative du refus arabe. Celui-ci a duré trop longtemps. Si les Arabes avaient adopté une attitude compréhensive et s'ils avaient été plus aptes au compromis, la paix aurait pu être réalisée. Le processus de paix est venu beaucoup trop tard et c'est précisément cette virulence, cette intensité du refus arabe qui a conduit certains sionistes à réuser le discours et l'espace politiques au profit d'un espace imaginaire où les juifs seraient en perpétuel conflit avec un ennemi lui-même immuable et inapte à tout changement.

*— En France comme dans d'autres pays européens, le vote d'extrême droite est stabilisé à un niveau élevé. Israël reste-t-il pour les juifs un refuge potentiel? A-t-il toujours cette légitimité-là?*

On ne peut pas être juif sans avoir peur pour les juifs. Alors oui, bien sûr, même si Israël est en crise, il reste un lieu où les juifs peuvent aller dans le cas où on recommence à leur faire la vie difficile. Nous vivons aujourd'hui une période de relative tranquillité et, personnellement, je ne suis pas outre-mesure inquiet des scores du Front national. Je ne crois pas que l'antisémitisme de ses dirigeants corresponde à un sentiment répandu dans la population. Ce n'est parce que certains d'entre eux sont antisémites qu'ils sont populaires. L'antisémitisme a disparu complètement du discours ambiant. En même temps, je suis assez surpris

de l'insonniance extraordinaire de certains tenants du devoir de mémoire. Ils peuvent, après la déclaration du Pape sur la *Shoah*, lui demander de réviser sa copie. Ils peuvent exiger compensation et excuses de la Suisse, mise toute entière en accusation, pour l'attitude de ses banquiers pendant la Seconde guerre mondiale. Ils peuvent proférer à l'égard de la France, en marge du procès Papon, les plus graves accusations sur son comportement pendant l'Occupation sans du tout s'interroger sur les effets de leur discours.

Personnellement, plus j'ai de la mémoire, plus je suis sensible à la fragilité du destin des juifs. D'autre part, j'ai du mal à m'installer dans la posture de celui qui demande des comptes au nom de la souffrance, car je n'ai pas souffert. La mémoire est pour moi un acte de piété envers ceux qui ont souffert. Ce ne devrait pas être un acte d'usurpation consistant à assumer leur identité, à se confondre avec eux. Évidemment, le débat est piégé car, parlant en ces termes, je risque d'être taxé de lâcheté israélienne, de volonté d'accommodement avec les antisémites. Pas du tout. Je suis effectivement sensible à la possibilité d'un antisémitisme toujours renaissant et on n'a pas fini d'explorer la question de l'antisémitisme, de cette grande catastrophe que fut l'extermination des juifs, des responsabilités des uns et des autres. Mais le risque pour les juifs serait de ne connaître que leurs griefs. D'être en quelque sorte les créanciers de la terre.

*Entretien conduit par  
Jean-Christophe Ploquin*

